Document generated on 05/15/2024 2:18 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Claude Beausoleil
Le poète prolifique

Martine Latulippe and Marc Proulx

Number 56, June–July–August 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19609ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Latulippe, M. & Proulx, M. (1994). Claude Beausoleil : le poète prolifique. *Nuit blanche*, (56), 64–67.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

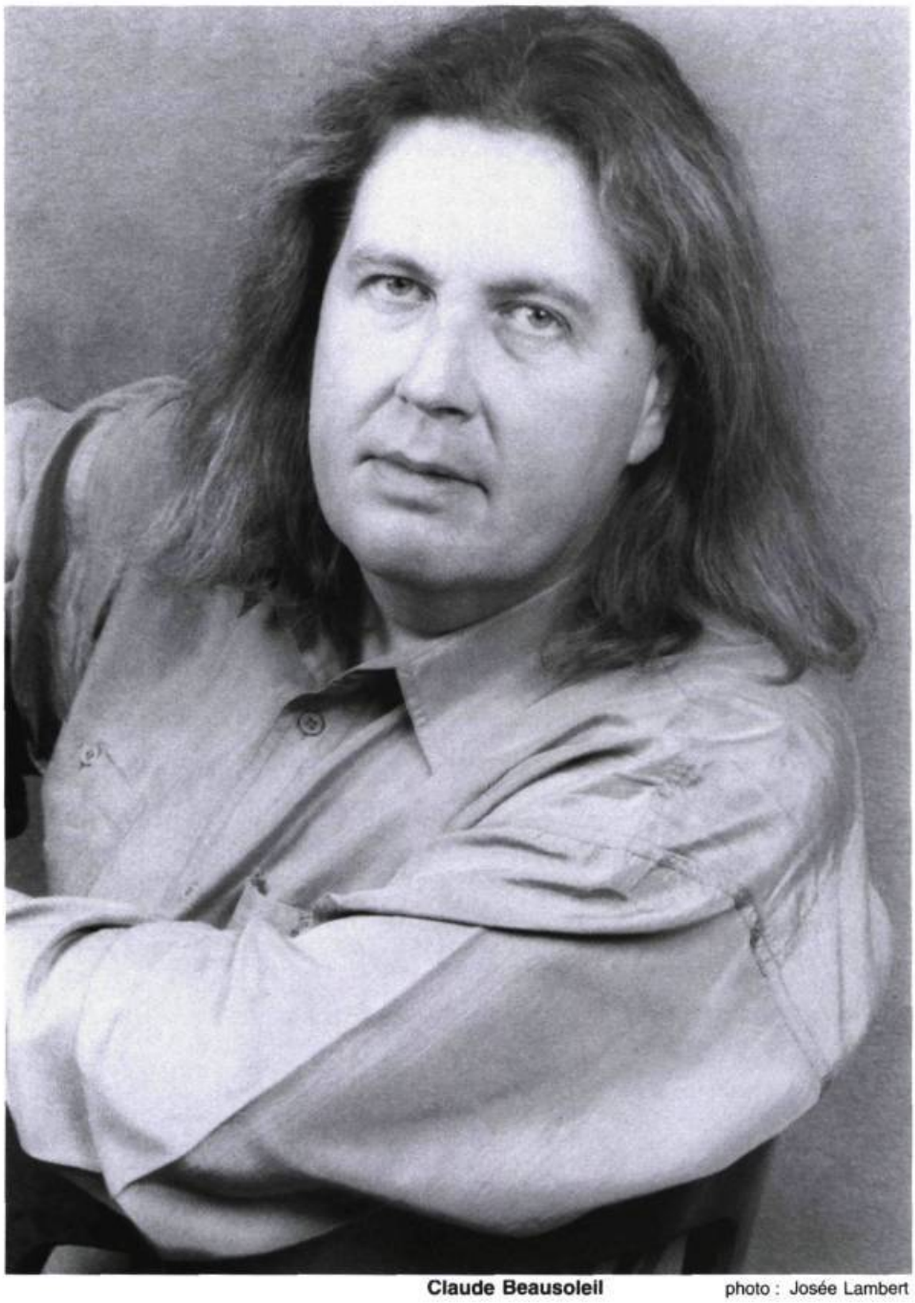
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Claude Beausoleil photo : Josée Lambert

Claude Beausoleil
Le poète prolifique

À peine au milieu de la quarantaine, Claude Beausoleil a déjà publié quelque trente-cinq titres (lui-même n'en tient plus le compte!), sans oublier de nombreux articles; véritable tour de force, si l'on considère qu'il travaille à des anthologies, fait de la traduction, enseigne la poésie au Collège Édouard-Montpetit et ne compte plus les conférences qu'il accepte allègrement de prononcer ici et là.

Comment Claude Beausoleil arrive-t-il à publier autant de recueils de poésie?

« Depuis l'âge de dix-huit ans, j'écris chaque jour. Si on écrit quelque chose tous les jours pendant 25 ans, c'est normal que des recueils suivent. Je considère l'écriture comme une respiration, une partie de moi-même et je ne vois pas ce que je ferais d'autre. Rien d'autre ne m'intéresse. Je vois toute la vie à partir du fait que je peux écrire et, ainsi, la vie circule. C'est très organique, écrire n'est jamais un effort. Ça fait partie de ma vie, de façon aussi naturelle que les autres gestes. »

Depuis la fin de son adolescence, écrire est donc chose tout à fait naturelle. C'est en 1972, il a alors 20 ans et prépare une maîtrise, que son premier recueil paraît :

« Je faisais une maîtrise sur Hubert Aquin et, plus tard, beaucoup plus tard, j'ai fait un doctorat sur l'identité dans la poésie québécoise de 1830 à 19... Ces études portaient donc l'une et l'autre sur le corpus québécois. Aussi, dès le départ, je me sentais *très appelé* par la culture québécoise; elle m'a tout de suite influencé, a contribué à ma culture de base. »

S'il reconnaît la culture québécoise comme étant sa culture, Claude Beausoleil ne s'y cantonne pas dans sa poésie. Il passe d'ailleurs la moitié de l'année à Montréal, et l'autre moitié à Paris, à Mexico ou ailleurs : « Peut-être parce que j'ai eu Hubert Aquin comme professeur, être québécois, appartenir à la culture québécoise, ne m'empêchait nullement de regarder les autres cultures. Elles ne pouvaient cependant être ma culture. Le fait d'être spécifiquement ancré dans la littérature québécoise, reconnue comme ma culture, me donnait une vision tout à fait québécoise, la permission de lire l'univers de façon québécoise. J'ai toujours un peu de difficulté avec les gens qui défendent l'opinion que notre première littérature serait la littérature française. À partir du moment où j'ai commencé à lire, adolescent, j'ai tout de suite senti que les écrivains d'ici m'atteignaient directement. Pour moi, c'était plus direct de lire Nelligan que de lire Rimbaud ! »

« Ce que je veux comprendre
c'est la douleur du vide
le refus le mépris
et pourtant l'existence »

Grand Hôtel des Étrangers, p. 13.

Un pôle, la langue

Résonnances clairement identifiées donc dans l'œuvre du poète, récurrence de certains thèmes comme la langue, une préoccupation constante qui constitue, en fait, un lien tangible d'un recueil à l'autre : « Pour moi, nos défauts sont aussi nos caractéristiques. Il ne faut pas penser que tout ce qui est québécois, même ce qui est erreur de langue, est à éliminer en partant. Il y a quelque chose de ça qui est en nous. Je ne ferais pas de t-shirts portant le slogan 'Vive les fautes', mais je trouve qu'on est *trop stressé* par rapport à la langue. C'est comme si c'était une faute originelle horrible, une maladie congénitale, que nous serions les seuls à avoir attrapée dans le monde ! Est-ce que c'est vraiment l'écrit qui va faire que telle personne va s'épanouir ? Bien des choses ont changé dans le monde depuis vingt ans, mais on continue d'avoir la nostalgie du cours classique. Je pense que ce n'est pas un problème québécois, c'est un problème occidental de fin de siècle. »

Cet intérêt marqué pour la question de la langue est particulièrement évident dans ***Le déchiffrement du monde***, recueil qui vient tout juste de paraître aux éditions les Herbes rouges : « Chaque fois que quelque chose me sollicitait, qui semblait avoir un lien quelconque avec la langue, je le notais par écrit ou je lisais des livres qui en parlaient. Et je ne force jamais mon intérêt sur un sujet. Je savais que je voulais faire quelque chose en relation avec une espèce de douleur que je ressentais, de blessure dans le rapport que nous avons comme Québécois avec la langue, qui est aussi le rapport vrai qu'entretiennent avec elle tous ceux qui écrivent. 'Est-ce qu'on peut renaître d'une langue humiliée ?', ça c'est le *flash* que j'ai eu à Paris. À distance, on comprend souvent des choses qui se passent chez soi, ici, et tout à coup la culture québécoise, que j'aimais malgré tout, m'est apparue comme une immense douleur. Il fallait que je fasse quelque chose. »

Cette douleur est-elle étrangère au fait que l'affichage en anglais réapparaît dans nos rues ? Claude Beausoleil refuse d'aborder le problème de façon aussi précise : « J'ai essayé de le transposer. Non pas à travers le pamphlet, ou la polémique, mais à partir du fait que toute utilisation de la langue, et cela en dehors du débat politique, est quelque chose qui n'est pas donné. Ensuite, le contexte québécois est particulier. Ça, je veux que ce soit présent, que ce soit senti, mais je ne veux pas que ce soit nommé à la façon des journaux. Dans le fond, je suis un tempérament vraiment optimiste. Je n'ai pas peur des problèmes, je pense qu'on doit en affronter un certain nombre dans la vie. Mais devant celui de la langue, je ressens une lourdeur. Je ne suis pas certain de ce qui va arriver. Parce qu'ici, le bilinguisme a une couleur particulière. Je comprends que c'est nous qui allons avoir affaire à l'anglais puisque, pendant 15 ans, les anglophones ont eu affaire au français et que ça ne leur est jamais rentré dans la tête. Eux n'auront jamais, ils en font la preuve, à composer avec le français. Être bilingue, c'est toujours pour nous. »

Un milieu, la ville

Mais les problèmes de la langue, dans la poésie de Claude Beausoleil, ont toujours un cadre bien précis, un thème : la ville. « La poésie de la génération qui m'a précédé a donné une grande place à la nature, à l'amour, avec des éléments surréalistes parfois. Je ne vois pas pourquoi on rejetterait la poésie de Paul-Marie Lapointe, ou la poésie de Roland Giguère ou de Gaston Miron. Moi, je n'en sens pas le besoin, mais je ne sens pas non plus le besoin de les imiter. Alors que chacun s'est mis à la recherche d'un ancrage nouveau pour la poésie, le rapport à la ville m'est venu spontanément. J'hésitais à l'exprimer : pour moi, c'était une évidence, mais ce n'était pas une préoccupation de la génération précédente. J'en ai fait un noyau très central, que je vois comme un personnage en fin de compte : la ville, c'est comme une façon de s'ouvrir à l'univers. Cet ancrage a rendu abstraites certaines données du nationalisme. La ville, je la vois comme un nouveau tremplin identitaire. Ce serait très difficile en 1993 de définir notre culture comme essentiellement rurale ! »

Si l'identité, la langue et la ville sont présentes dans chacun des recueils du poète, d'autres thèmes viennent cependant s'y greffer dans un nouveau recueil, ***L'usage du temps*** ▸

paru au même moment que ***Le déchiffrement du monde***, aux Herbes rouges : « Je l'ai écrit en six mois, m'y consacrant tous les jours. J'étais à Paris et j'avais l'intention de travailler sur la lumière. C'est la notion de lumière qui m'a amené au temps. Je trouve que l'abstraction est une chose sensible, mais c'est très difficile à faire passer. C'est vu comme quelque chose de péjoratif, l'abstraction. Et moi je voulais essayer de comprendre comment on pouvait être sensible et abstrait à la fois devant une grande notion. J'avais un goût d'élévation. »

En plus de l'abstraction, l'amour, sentiment peu évoqué dans les recueils précédents, apparaît dans ***L'usage du temps*** : « J'ai pensé qu'il y avait une distorsion entre la poésie et l'amour, due au fait, entre autres, que les plus grands poèmes d'amour ne sont pas des poèmes d'amour... Il y avait là quelque chose qui commençait à m'angoisser. Je me disais : est-ce qu'il faut rater sa vie pour faire de bons poèmes d'amour ? Et j'ai tenté une réconciliation, une hypothèse. »

Cette hypothèse se joue à travers une notion d'amour universel, plutôt que dans une relation amoureuse entre deux personnes. L'amour acquiert donc un sens plus large, une signification nouvelle, absente jusqu'alors dans la poésie de Claude Beausoleil : « Il y a des notions, plus universelles, que dans l'adolescence je n'aurais jamais laissé s'imposer à moi. Ainsi, je ne voulais aucun soupçon de pensée mystique, alors que maintenant, je ne sens pas ces notions comme mystiques, je les sens comme ouvertes. Au Québec on a confondu religion et sacré, et je ne vais pas vraiment vers ça, mais je suis moins craintif de quelque chose qui constituerait un sens. J'ai écrit le mot prière, par exemple, mot que je n'aurais pas utilisé il y a dix ans. Maintenant, j'ai moins peur de ça, j'ai moins peur d'admettre qu'il y a un rituel dans la vie qui est peut-être proche du sacré sans appartenir à une religion ou à une autre. »

« Sans rien dire,
Sans plus,
Vous retiendrez peut-être
Cette leçon terrible :
La langue, même absente,
Éclaire les passions. »

Le déchiffrement du monde, p. 29.

« le monde y déploie ses fresques d'idéal
jusqu'au foisonnement taillé dans l'exigence
de ces régions rares proposées par le corps
la poésie porte en elle une grammaire sensible »

L'usage du temps, p. 11.

« Cette chance du ciel aux terrains vagues et bleus
distribue ses suites aux âmes effondrées
que la ville a déçues sous sa pluie de tristesses
le poème est ce lieu où l'amour redevient »

L'usage du temps, p. 26.

Une poésie en mutation

L'évolution dans l'œuvre de Claude Beausoleil est évidente, depuis ses premiers recueils jusqu'au Prix Émile Nelligan, en 1980, pour ***Au milieu du corps l'attraction s'insinue***, et plus concrète encore depuis ce recueil jusqu'à aujourd'hui. Tout change, le style comme le traitement des thèmes, jusqu'à la ponctuation qui, après une longue absence, effectue un retour dans ***Le déchiffrement du monde***. Dans l'ensemble, quel rôle a joué l'écriture automatique ?

« Il y a toujours un automatisme dans l'écriture. Je ne me forcerais jamais pour écrire. À partir du moment où c'est juste un geste que je vois à la limite comme le prolongement de la main, il faut qu'il y ait un coup d'envoi, qui est totalement gratuit et qui surgit de la banalité, de certaines pressions intérieures qui ont un lien avec le geste d'écrire. Le rapport à l'écriture, c'est le prolongement du corps. Si on y regarde de près, ce sont les mains qui travaillent, ce n'est pas si loin des agriculteurs, sans exagérer. Il y a beaucoup de gens qui travaillent beaucoup moins que ça avec leur corps ! »

Tous n'ont pas cette perception des intellectuels cependant. « Si on considère qu'on est intellectuel, ce n'est pas péjoratif ! Je sors mes ordures quand même, je fais mes commissions... Il y a un interdit. On est très suspicieux envers quelqu'un qui dit : 'Je m'intéresse beaucoup, intellectuellement, à plusieurs choses...' C'est un problème ça. C'est un mot qu'on n'aime pas entendre. Il faudrait que ça bouge un peu. Intellectuel, ça n'égale pas ennui et prétention. Surtout pas prétention : on craint beaucoup que quelqu'un soit prétentieux parce qu'il lit beaucoup de livres. La nature de notre culture est difficilement prétentieuse. Ce n'est pas notre pire défaut ! »

Et Claude Beausoleil sait de quoi il parle ! la critique n'a pas toujours été tendre envers l'intellectuel qu'il est : « On pense toujours que je joue un rôle incroyable ou que je refais toujours le même recueil... c'est faux ! Pourquoi mettrais-je ma vie à faire toujours la même chose ? J'écris toujours des poèmes qui tournent autour de la poésie, mais c'est vraiment parce que ce genre de questions se pose à moi, contrairement à ce que j'ai déjà lu dans des critiques. On dit que j'ai fait trop de livres, que j'ai eu des prix, donné des bourses et obtenu des bourses... Je ne suis pas à abattre pour cela, je n'ai pas fait assez d'argent encore, mais ça crée une méfiance ! Je la comprends, elle ne me dérange pas pour autant. J'aime écrire, personne ne va m'arrêter de toute façon. »

Le poète est toutefois conscient que l'écriture est souvent synonyme de solitude. Or, une bonne façon de pallier à cette solitude littéraire est le jeu de l'intertextualité. Une abondance de citations marque ce jeu dans l'œuvre du poète : « Je considère qu'il y a une solitude d'écriture dans son propre texte. Moi, je me sens très sollicité par le fait que je lise les livres des autres, les livres de mes amis. Et je fais volontairement, joyeusement et même consciencieusement des dédicaces ! Toute cette notion d'intertextualité m'intéresse vraiment. C'est comme ça qu'on construit le puzzle prismatique d'une conscience de notre poésie. Ça peut être vu comme un clin d'œil à des amis... c'est sûr que je n'ai jamais dédié de poèmes à des ennemis, et je n'en ai nullement l'intention ! »

« je traite des mots
comme on parle de désordre
flanquer la cisaille
infiltrer des éclats
que tout se dirige
vers les zones folles
à ce jeu la page gagne »

Au milieu du corps l'attraction s'insinue, p. 80.

« Où vont-elles toutes ces heures
que les musiques annulent
c'est toujours la vie dont le vol est précaire
et c'est aussi le vent chaud des mots
et des marimbas
une ardeur désespérée
cette joie retombe »

Fureur de Mexico, p. 150.

« que faire d'une biographie
on dirait des fictions
on dirait des empires
et si je préférais
les fresques de l'intime
découpées au rasoir
sur le cumul des temps
petits objets du soir
qui m'enferment en moi-même »

Dans la matière rêvant comme d'une émeute, p. 19.

« un imaginaire passe une grande partie de son temps à scruter les analogies les formes les ressources renversé il se laisse couler pris entre les travaux des heures et les allusions cet imaginaire-là m'intéresse puisqu'il ne fuit pas ce qui le fabrique quand derrière lui se tient imperturbable le vide ce mot si près de la peur »

Il y a des nuits que nous habitons tous, p. 35.

« Qu'est-ce qu'un mot
dont les efforts s'effritent
il va seul persistant
le long des échines noires
ne proposant ses lieux
qu'à des besognes sales
on ne le remarque pas
il se trompe
pourtant tout mot contient son rêve »

Grand Hôtel des Étrangers, p. 39.

La poésie des autres

Cette abondance de lectures et ce goût pour l'intertexualité ont parfois placé Claude Beausoleil en situation de porter un jugement sur la poésie des autres, d'autant plus qu'il a fait de la critique pendant six ans au ***Devoir***. Il ne croit pas, cependant, que ce rôle de critique puisse avoir des répercussions sur l'accueil réservé à ses propres textes : « Honnêtement, je ne pense pas. Il en a peut-être déjà été ainsi, mais... La critique, je ne peux pas dire que j'en fais. Je fais des commentaires. J'ai déjà fait de la critique de façon plus *sérieuse* dans des journaux. Ce n'est jamais très élaboré dans les journaux, mais je l'ai fait avec l'idée de faire connaître une quarantaine de poètes de ma génération. Moi, je suis un vulgarisateur. Une fois qu'une chose est dite, ça ne me passionne plus. En France, par exemple à ***Europe***, je fais parfois des chroniques, mais seulement quand j'ai l'assurance que personne ne parlera du même sujet. Je ne me sens pas essentiel comme critique. Parler de la poésie, je l'ai souvent fait. Mais je me mêle très peu aujourd'hui de dire ce que je pense de la poésie qui s'écrit au moment où j'écris la mienne, ce que je faisais il y a 15 ans. Je le dis toute la journée ce que je pense — c'est effrayant ce que je dis ! —, mais je ne l'écrirais pas ! »

En plus d'écrire Claude Beausoleil consacre beaucoup d'énergie à faire des anthologies : poésie suisse-romane, mexicaine, québécoise... : « Pour moi, c'est complémentaire ; en fait c'est toujours la poésie. Pourquoi les anthologies ? On est de bons consommateurs de poésie au Québec, mais souvent les livres ne se rendent pas jusqu'à nous. Je trouve qu'il existe un désir d'ouverture auquel nous pouvons répondre nous-mêmes. Je reviens à l'idée que la culture québécoise peut offrir de façon québécoise un regard universel. Je pense qu'on devrait commencer le XXIe siècle en faisant connaître cette culture-là et son ouverture d'esprit à l'extérieur d'elle-même. »

Les anthologies s'ajoutent donc aux recueils de poésie, constituant une somme impressionnante de livres édités : « Les livres ne sont pas mon vrai but. Mon vrai but, c'est écrire. Et ce n'est même pas un but, c'est un besoin bien réel. Et puis, qui m'aime m'imprime ! C'est pour ça que j'ai souvent changé d'éditeur ! La seule chose qui me passionne, c'est écrire. Plus intensément quand je suis seul et à l'étranger, parce que là tout me sollicite, tout devient projet de livres. Mais j'aime mieux écrire que publier, même s'il semble que j'aime beaucoup publier ! Ce n'est pas que ça m'importe peu, mais avec le temps, il y a un petit côté... Disons que si un de mes cousins voulait s'en charger, ça ne me dérangerait pas ! J'aimerais bien voir les livres apparaître tout d'un coup ! »

D'ici la réalisation de ce souhait, le poète ne risque pas de s'ennuyer : en décembre, il quittait effectivement Montréal pour l'Europe, histoire d'y passer les six prochains mois et de travailler à un recueil traitant des tensions quotidiennes des Québécois en Europe (texte fort probablement en prose), de préparer le troisième tome d'***Une certaine fin de siècle*** (attendu pour 1995-1996) et de se concentrer sur un autre recueil essentiellement consacré à l'hiver.

Claude Beausoleil, s'il continue sur sa lancée peut fort bien devenir le poète québécois le plus prolifique. Mais, plus encore que la quantité, il est important de souligner la qualité de ses textes qui ne cessent, avec les années, de s'améliorer. ■

Entrevue réalisée par
Martine Latulippe et Marc Proulx.

Claude Beausoleil a publié entre autres ouvrages : ***Intrusion ralentie***, « Les Poètes du Jour », Le Jour, 1972 ; ***Les bracelets d'ombre***, « Les Poètes du Jour », Le Jour, 1973 ; ***Avatars du trait***, « Lecture en vélocipède », L'Aurore, 1974 ; ***Dead Line***, Danielle Laliberté, 1974 ; ***Journal mobile***, « Les Poètes du Jour », Le Jour 1974 ; ***Motilité***, « Lecture en vélocipède », L'Aurore, 1975, Les Herbes rouges, 1975 ; ***Ahuntsic Dream***, Les Herbes rouges, 1975 ; ***Promenade Modern Style***, Cul Q, 1975 ; ***Le sang froid du reptile***, Les Herbes rouges, 1975 ; ***Sens interdit***, « Mium / Mium », Cul Q, 1976 ; ***Les marges du désir***, « Poésie », du Coin, 1977 ; ***Le temps maya***, Cul Q, 1977 ; ***L'éventail jaune***, en collaboration avec Jean-Paul Daoust, Photos de Madeleine Monette, Hors commerce, 1978 ; ***La surface du paysage***, VLB, 1979 ; ***Au milieu du corps l'attraction s'insinue***, Prix Émile-Nelligan, Noroît, 1980 ; ***Dans la matière rêvant comme d'une émeute***, Écrits des Forges, 1982 ; ***Concrete City, Selected poems 1972-1982***, édition bilingue français / anglais, Guernica, 1983 ; ***D'autres sourires de stars***, Le Castor Astral, 1983 ; ***Une certaine fin de siècle, t.I***, Noroît, 1983 ; ***Le livre du voyage***, Lèvres urbaines, 1983 ; ***Présences du réel***, Noroît, 1983 ; ***Langue secrète***, La Nouvelle Barre du Jour, 1984 ; ***Les livres parlent***, Écrits des Forges, 1984 ; ***S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu***, Écrits des Forges, 1985 ; ***Découverte des heures***, La Nouvelle Barre du Jour, 1985 ; ***Il y a des nuits que nous habitons tous***, Noroît / Le Castor Astral, 1986 ; ***Extase et déchirure***, Écrits des Forges / Table Rase, 1987 ; ***Travaux d'infini***, Noroît, 1988 ; ***La poésie acadienne***, en collaboration avec Gérald Leblanc, Écrits des Forges / Le Castor Astral, 1988 ; ***Ville concrète***, livre-audio, Artalect, 1988 ; ***La poésie mexicaine***, Écrits des Forges / Le Castor Astral, 1989 ; ***Grand Hôtel des Étrangers***, Écrits des Forges / Europe Poésie, 1988 ; ***Une certaine fin de siècle, t.II***, Noroît / Le Castor Astral, 1991 ; ***Loin du sommeil dans la question***, L'arbre à paroles, 1991 ; ***Le dormeur***, Écrits des Forges, 1991 ; ***Passions***, Isabelle Bongard, 1991 ; ***Fureur de Mexico***, Écrits des Forges / Phi / Perce-Neige, 1992 ; ***Migrations***, du Versant Nord, 1992 ; ***Montréal est une ville de poèmes vous savez***, « Anthologies », l'Hexagone, 1992 ; ***Poésie suisse romande***, Le Castor Astral, 1993 ; ***Le déchiffrement du monde***, Les Herbes rouges, 1993 ; ***L'usage du temps***, Les Herbes rouges, 1993.